

12 nov. 1944 1

Dear Charles,

Ouf ! quelle joie de pouvoir enfin vous écrire un mot. Je viens de rentrer à Paris pour reprendre mes cours. Jacqueline et les 6 enfants sont restés à Saint-Savinien dans la Charente Maritime: une région qui n'est pas encore très sûre, puisque les barbares sont à 30 kms. Je les avait transplantés là, il y a un an, pour éviter les sirènes, les bombes et pour avoir un ravitaillement meilleur. J'espère que tout ira bien et que la protection divine continuera à se faire sentir. Nous allons tous très bien. Pendant ces noires et interminables années, nous avons vécu. Combien de fois avons-nous pensé à vous, parlé de vous, remué les si bons souvenirs de Québec, désiré et parfois désespéré de vous revoir ? Vite, donnez de vos nouvelles, des nouvelles de tous les amis, de M. Dionne, de M. Trépanier de M. Parent, des Germain, de Mgr Fâquet et de tant d'autres qui ont été si gentils pour nous.

Je ne sais trop ce que Je vais faire maintenant: il y a bien des difficultés et des incertitudes. Mais nous les traverserons, comme nous avons fait jusqu'à maintenant. Le moral est bon. Il a toujours été bon. Nous respirons depuis que les barbares sont partis. La philosophie n'a pas chômé, bien qu'elle ait pâti de l'éloignement des amis. Et puisqu'une des meilleures parties de la sagesse consiste à réfléchir sur les principes, j'ai beaucoup réfléchi sur le prétendu

162 14  
principe de raison suffisante. On l'a inventé pour  
fonder une connaissance certaine des vérités contingentes en  
restant intra limites intellectus. Il manquait un principe  
à la science moyenne: ses défenseurs ne peuvent sortir  
de difficulté parce qu'ils ne connaissent que le principe  
de contradiction et le principe de causalité. Avec le  
principe de raison suffisante c'est le salut. Croit-on.  
Seulement il entraîne la ruine du principe de contradiction,  
de la notion de puissance, de la notion d'objet intelligible,  
la disparition du mode analytique de la science et de  
la sagesse, l'absorption de tout le champ de la connaissance  
par le modus compositivus de la dialectique, la ruine  
de la causalité et de la finalité, de l'esse ut actus  
ultimus, de l'imperium et du gouvernement, de la miséricorde,  
de Dieu. J'essaie en ce moment d'exprimer ces choses  
dans une de ces décoctions que l'on appelle civilement  
une thèse.

J'ai beaucoup réfléchi aussi - ut sapiens, non  
ut journalist - sur la politique et la civilisation.  
Il y a des choses angéliques à dire sur tout cela. Mais  
qui les comprendra ? Dans la cité, et parce qu'elle se  
définit par la "per se sufficientia vitae", il y a en effet  
quelque chose de quasi angélique. C'est pourquoi dès  
la chute des civilisations ressemble à la chute de l'ange:  
elles ne s'éloignent pas s'asphyxient dans la ~~multiplication~~  
multiplication de leur trafic, dans une végétation  
excessive et désordonnée. Désordonnée fatalement, quand  
la vie politique, la vie de civilisation, qui est le  
moment le plus élevé de la vie selon ~~l'intelligence~~ la  
raison pratique, ne se subordonne plus, ne s'ordonne plus

2 1  
à la vie théorique, à la contemplation. Et comme c'est  
d'atteindre  
le propre de l'animal dans une connaissance pratique  
(cf l'estimative) le plus haut <sup>degré</sup> de connaissance dont  
il est capable - il s'ensuit qu'une civilisation  
qui se détourne de la contemplation prépare inévitablement  
ce règne de la BÊTE que nous promet l'Apocalypse.

~~~~~ L'homme est ici dans une situation  
~~~~~  
dramatique: la vie contemplative n'est pas proprement une  
vie humaine, c'est une vie divine. La vie "secundum  
hominem" c'est la vie selon la raison pratique et  
selon la prudence. C'est la vie selon la raison pratique  
qui est la vie de l'homme en tant que composé d'une  
âme et d'un corps: elle consiste à composer la raison  
avec ce qui est au dessous, à faire participer à la raison,  
les biens extérieurs, le corps, les passions et les actions  
de l'homme. À ce point de vue, et dans les limites de  
la vie ~~humaine~~ secundum hominem, nous rassemblons donc  
aux animaux: c'est la connaissance pratique qui est le  
plus haut degré. Et pourtant la vie secundum hominem  
ne peut se maintenir et se parfaire sans se suspendre  
à la vie divine. De sorte que le problème fondamental  
de la civilisation est de savoir quelle est la place  
du SAGE dans la cité. Il faut qu'il soit dans la cité,  
mais il ne faut pas qu'il soit de la cité. Ce n'est pas  
un citoyen, c'est un pèlerin. Mais un pèlerin vers lequel  
se tourne le citoyen. Et remarquez que même dans l'ordre  
de la connaissance pratique, il surrit qu'elle soit  
inspirée d'en haut, qu'elle dépasse le mode humain  
comme cela arrive avec le MÉTOS, pour que l'on sorte

~~~~~

164  
principe de raison suffisante. On l'a inventé pour  
fonder une connaissance certaine des vérités contingentes en  
restant intra limites intellectus. Il manquait un principe  
à la science moyenne: ses défenseurs ne peuvent sortir  
de criminalité parce qu'ils ne connaissent que le principe  
de contradiction et le principe de causalité. Avec le  
principe de raison suffisante c'est le salut. Croit-on.  
Seulement il entraîne la ruine du principe de contradiction,  
de la notion de puissance, de la notion d'objet intelligible,  
la disparition du mode analytique de la science et de  
la sagesse, l'absorption de tout le champ de la connaissance  
par le modus compositivus de la dialectique, la ruine  
de la causalité et de la finalité, de l'esse ut actus  
ultimus, de l'imperium et du gouvernement, de la miséricorde,,  
de Dieu. J'essaie en ce moment d'exprimer ces choses  
dans une de ces décoctions que l'on appelle civilement  
une thèse.

J'ai beaucoup réfléchi aussi - ut sapiens, non  
ut journalist - sur la politique et la civilisation.  
Il y a des choses angéliques à dire sur tout cela. Mais  
qui les comprendra? Dans la cité, et parce qu'elle se  
conduit par la "per se sufficientia vitae", il y a en effet  
quelque chose qui de quasi angélique. C'est pourquoi dès  
la chute des civilisations ressemble à la chute de l'ange:  
elles dans l'extériorité s'asphyxient dans la ~~multiplication~~  
multiplication de leur trafic, dans une végétation  
excessive et désordonnée. Désordonnée fatalement, quand  
la vie politique, la vie de civilisation, qui est le  
moment le plus élevé de la vie selon l'intelligence la  
raison pratique, ne se subordonne plus, ne s'ordonne plus

de passé fait partie de la nature. L'état actuel  
de la nature n'a de sens que par, et avec son état passé.

Ce point de vue fait ressortir la signification <sup>propre</sup> la  
mémoire. La mémoire est indispensable pour connaître  
le présent. Sans mémoire, nous n'aurions aucune  
connaissance du moment - la caractéristique la  
plus fondamentale de la nature. La nature est définie  
par le moment.

D'autre part, la mémoire nous rapproche, de façon  
oblique, de la connaissance divine.

Considérons ce problème de deux points de vue  
différents :

1° de la nature : la nature est un réel pauvre.  
Elle ne se possède que par un seul acte. Elle  
est divisée en elle-même : elle est divisée de façon  
spatiale, et de façon temporelle. Elle est un  
réel imparfait. Mais elle n'est pas pure  
morcèlement : il y a une certaine unité : une  
unité qui établit une liaison entre le passé  
et le futur, une unité qui unit, qui rassemble  
le divers spatial. J'ai été, et je suis : c'est  
toujours moi ; hier un instant, et voilà un  
autre : ce sont deux temps les mêmes. Mais  
je ne sais cette unité que grâce à ~~mon~~ un  
divers. Rien seul et une unité sans diversité.  
L'unité en dehors de quoi n'est possible que grâce  
à un divers.

2° de moi et l'intelligence : pense que notre intelligence  
puisse opérer il faut le divers, p.e.g. elle est limitée,  
p.e.g. elle n'est pas pure. Elle ne peut pas  
saisir le présent pur, et trouver dans ce présent  
pur son objet idéal et complet. Elle ne peut le  
trouver dans le passé non plus. Mais elle trouve  
de l'intelligible, elle trouve de l'ordre, elle entend

Concernant n'importe quel sujet ~~devient~~ devient possible, ce sujet cesse d'être appelé philosophique, et devient une science séparée. Toute l'étude des ciels, qui maintenant appartient à l'astronomie, était jadis incluse dans la philosophie; le grand ouvrage de Newton était appelé "les principes mathématiques de la philosophie naturelle." Ainsi, l'étude de l'intelligence humaine, qui était encore récemment une branche de la philosophie, a maintenant été séparée de la philosophie et est devenue la science de la psychologie: les questions auxquelles nous sommes déjà capables, de donner une réponse définitive se rangent parmi les sciences, tandis que celles, auxquelles nous ne sommes pas encore parvenus à donner une réponse définitive, constituent le résidu appelé "philosophie". (140)

Mais, pour Russell, la philosophie est un résidu de problèmes à résoudre. Remarquez que cette conception est très répandue.

Une troisième conception, encore plus en vogue que celle de Russell, et ~~qui a été~~ a été définie par Pringle-Patterson, dans un article de l'Encyclopaedia Britannica (Philosophy and Philosophical Studies):

"La philosophie, écrit-il, prétend être la science du tout.... la synthèse des parties comprend ~~ce~~ chose de plus que la connaissance détaillée des parties séparées qu'atteint l'homme de la science. C'est de la synthèse finale que s'occupe la philosophie; elle doit montrer que le sujet que nous traitons en détail est vraiment un ensemble composé de membres articulés. Evidemment, en ce cas la relation entre la philosophie et les sciences sera, jusqu'à un certain point, une relation d'influence

ils ont voulu <sup>en</sup> substituer un autre qui n'est  
qu'une illusion, qui n'est qu'une confession  
de la médiocrité humaine.

Observons  
notamment, que ce n'est pas là l'opinion de  
quelques <sup>rare</sup> savants exceptionnels. Je puis vous citer  
de tous les plus éminents: de français Louis de Broglie,  
des anglais Eddington, Dirac et Gurney, de belges l'abbé  
Lemaître, des allemands Planck, Heisenberg et Einstein,  
des américains Millikan & Henry Russell.

Millikan nous rapporte des statistiques qui établissent que la plupart des savants modernes, et surtout les jeunes, se disent chrétiens, tandis que qu'à peine 12% se déclarent ~~religieux~~ contre la religion chrétienne; la plupart de ces derniers étant de vieux savants qui vivent toujours des idées du XIX<sup>e</sup> siècle.

Mais ce qui nous intéresse avant tout,  
 c'est cette attitude ouverte du Savant Moderne à  
 l'égard de la Réalité. Il ~~est~~ <sup>existe</sup> à sa façon  
 idéaliste insoutenable. Il ne permet pas  
 que l'on s'informe dans une théorie ~~provisoire~~  
 toujours et par définition provisoire, ~~et~~  
~~l'accepte~~ dans une théorie qui n'explique qu'un  
 aspect d'un ~~réel~~ <sup>réalisme</sup> ~~réalisme~~ <sup>réalisme</sup>, il ne permet  
 plus une conservation des lois de la nature. Il  
 ne veut pas que l'on essaie de diminuer  
 les choses. Il a un respect indéfini pour  
 la réalité.

Quand on compare cette attitude à celle des primitifs dont les dieux vivent toujours dans la masse, on constate que leurs laboratoires, pierre de touche pour toute réalité, furent plutôt des cuisines, des cuisines dans lesquelles on cuisait tout ~~à l'usage de l'homme~~ <sup>pour satisfaire</sup> aux médiocres appétits d'un homme qui se suffit. Leur conception fut une véritable décoction de la réalité vivante.

Quebec June 15 1938

Dear Dr. Adler:

Being the beast of burden in our faculty, excuses for not writing you at this time are accumulating so fast that I have decided to send you the notes I made after reading your "Tradition" and "What man has made of man" as they stand. They are quite a jungle of incoherent reflections that I had intended to clear and put in order, but your letter of May 30 is both weighing on my conscience and giving me enough assurance to take the chance. To be taken too seriously would be about the worst fate that could befall them. I am really opening to you a private drawer.

As the Customs Office did not specify title and author of the book that had arrived for me, I did not have it picked up till I received your letter. Without any intention of flattering you I must say that I read you with greater pleasure than any of our contemporary authors treating these subjects. This notwithstanding that I feel you have not enjoyed the rigorous schooling of a scholastic. That you have done without this is the more admirable. Even this is a gross understatement, for men like yourself, quasi *ipso veritate docent* and drawn to perennial philosophy by its intrinsic value are what we are in need of today. Though I am no meritainist, no one can deny that he has done more for Thomism in the modern world than any flock of scholars hatched in the coop. What strikes me is your thorough understanding of the men across the track. How does that P. Alexander feel after having been tricked into writing that monstrous foreword? I read the whole thing to my students in class, and your repique was a real picnic. The two hundred students that followed that class literally roared.

I fully agree with you that we should argue with our adversaries. Had I read your "St. Thomas and the Gentiles" before writing the notes, I might have been more moderate on the impossibility of a dialogue. You might class me among those who have been loath to absent themselves from the felicity of moving further into the interior of philosophical thought, when there is pressing work to be done on the border". My only excuse is that I still have essential work to do such as reading Cajetan, Banez, John of S. Thomas, and start S. Thomas all over again, etc. Though I remain convinced that we have no adversaries worth attacking for the sake of philosophy, I agree with you that in the practical order we should not ignore them. But intellectual speculations extensions fit practice: I want to make this extension worth while, the more so that I see more clearly everyday that the study of the elders gives deeper insight into all

Quebec June 15 1926

Dear Dr. Adler:

Being the beast of burden in our faculty, excuses for not writing you at this time are accumulating so fast that I have decided to send you the notes I made after reading your "Tradition" and "What man has made of man" as they stand. They are quite a jumble of incoherent reflections that I had intended to shear and put in order, but your letter of May 20 is both weighing on my conscience and giving me enough assurance to take the chance. To be taken too seriously would be about the worst fate that could befall them. I am really opening to you a private drawer.

As the Customs Office did not specify title and author of the book that had arrived for me, I did not have it picked up till I received your letter. Without any intention of flattering you I must say that I read you with greater pleasure than any of our contemporary authors treating those subjects. This notwithstanding that I feel you have not enjoyed the rigorous schooling of a scholastic. That you have done without this is the more admirable. Even this is a gross understatement, for men like yourself "quasi ab ipsa veritate coacti" and drawn to perennial philosophy by its intrinsic value are what we are in need of today. Though I am no maritainist, no one can deny that he has done more for thomism in the modern world than any flock of scholars hatched in the coop. What strikes me is your thorough understanding of the men across the track. How does that F. Alexander feel after having been tricked into writing that monstrous foreword? I read the whole thing to my students in class, and your repique was a real picnic. The two hundred students that followed that class literally roared.

I fully agree with you that we should argue with our adversaries. Had I read your "St. Thomas and the Canticles" before writing the notes, I might have been more moderate on the impossibility of a dialogue. You might class me among those who have been loath to absent themselves "from the felicity of moving further into the interior of philosophical thought, when there is pressing work to be done on the border". My only excuse is that I still have essential work to do such as reading Cajetan, Banez, John of S. Thomas, and start S. Thomas all over again, etc. Though I remain convinced that we have no adversaries worth attacking for the sake of philosophy, I agree with you that in the practical order we should not ignore them. But "intellectus speculativus extensione fit practicus": I want to make this extension worth while, the more so that I see men clearly everyday that the study of the elders gives deeper insight into all

modern philosophy. I encourage my students to work on such authors as Descartes, Descartes, Suarez, etc.

I notice in your letter that what I have said in the notes on logic and art is not sufficient to make my point clear. I am afraid we would have to discuss some rather fundamental questions before coming to the subject under discussion. But I will try to make a few suggestions that might put you on the path of the point I am trying to convey.

See note 13, p. 15. - To this I add that of course I distinguish art from prudence, but both are practical for the same reason: contingency. (Ethics, E. vi, ch. 1-3, S. Thomas, comm.)

Whether an art is "cooperative nature" as medicine and bridge-building, or aesthetic, which is still a mimesis of nature, does not alter its status as practical, and therefore distinct from the speculative. All art is productive, even medicine -- not of health, but of the circumstances favouring the operation of nature. And no art can be anything but imitation of nature. Even God, whose art takes the purest form, cannot but imitate his own nature. The most perfect art of the creatures -- the "laus" proffered and addressed to God by the intellects enjoying the beatific vision (Ia, q. 107, a. 3) -- is a production and essentially practical. The Incarnation is a work of practical art -- "et homo factus est".

Practical and productive are distinct only when the production remains within the speculative intellect as is possible only in logic and mathematics, both strictly human sciences. (The geometrising God of Plato and Jeans is a monstrosity, and I admire Eddington for rebuking this idea).

So that the main issue remains as I have stated it in the notes: no created science can be both speculative and practical. Divine art is always practical. Even the "futuribilia" are inseparable from the decrees which imply will. This is the point we should be able to agree upon before discussing the others.

Before expanding on the question of dialectical materialism -- I would have developed more in detail what I have on it in the notes had I known you are particularly interested -- I would like to know what you think about what I have already said.

I have a student here who is very much interested in President Hutchins' writings and the discussions they have elicited. He would have a bibliography of the main attacks on his Higher Learning. Perhaps you could have one of your students indicate the main articles.

I only wish you were here for the open discussions to be held during the summer session of Laval. Then we could do something. Father Belincher will be here. There would be room for you in our apartment! We should be able to spend a few days together sometime, soon.

au plaisir de vous lire.